

Aurore Darroux – Promo DHEPS 12 – novembre 2019

Où atterrir ? Comment s'orienter en politique,

Bruno Latour, éditions La Découverte, Paris, 2017.

Le propos, que l'auteur présente comme un essai, se déroule sur cent trente pages et est constitué de vingt chapitres, parmi lesquels figurent les schémas proposés pour imager sa pensée. L'ouvrage n'est pas préfacé, il s'achève par quinze pages de références et une « table en forme de résumé ».

L'auteur

Bruno Latour est né en 1947. Il pratique l'anthropologie, la philosophie et la sociologie des sciences. Il revendique les sciences sociales comme ligne directrice. Il a notamment travaillé au Centre National des Arts et Métiers, à l'École des Mines et à Science Po Paris, en tant que directeur des recherches et professeur associé au Medialab. Auteur de différents travaux en sociologie des sciences et des techniques et d'anthropologie des modernes, il a écrit et édité une vingtaine d'ouvrages et participé à de nombreuses publications. Il a notamment co-développé avec Michel Callon et Marlène Akrich la théorie dite de l'Acteur Réseau, prenant en compte dans son analyse les objets et les discours au-delà des humains. Il a également produit divers travaux sur la philosophie de l'environnement, champ dans lequel se situe l'ouvrage « Où atterrir? Comment s'orienter en politique ».

Il propose une approche peu classique des objets de recherche et la question générale du lien semble être au cœur de la majeure partie de celles-ci.

Pourquoi cet ouvrage ?

J'ai lu ce livre après avoir assisté à la conférence introductive de Bruno Latour et participé à l'exercice d'auto description du terrain de vie lors des 14^{èmes} entretiens de Bibracte – « *Faire monde commun, venez partager ce qui vous attache à votre territoire afin d'y mieux vivre* » - Le 11 septembre 2019 à Saint Léger sous Beuvray (71).

Le thème de ces rencontres ainsi que les propos de l'auteur m'ont interpellé à deux titres :

- le thème résonne de manière importante avec mon objet de recherche. Cette résonance étant accentuée par le fait que ma sœur fasse partie des instigatrices de ce travail (et donc la proximité de nos objets de recherches).
- le propos présenté lors de sa conférence introductive m'a évoqué une manière différente de penser le territoire, faisant écho à ce que j'appelle encore une vision « en mouvement » de la représentation de son(ses) territoire(s) de vie. Elle correspond à une intuition qui consisterait à sortir d'une vision figée et traditionnelle des territoires pour aller vers une redéfinition fluctuante de ceux-ci dans l'objectif de penser différemment les liens entre les personnes.

Le contenu

Le texte de Bruno Latour est un mélange étonnant, et engagé, relevant avec minutie la construction complexe de sa pensée concernant la nécessité et la manière d'*atterrir*. A cette description précise et brillante, se mêlent des métaphores qui illustrent de manière très concrète la logique de propos tenus. L'auteur nous livre une proposition : des actions à mettre en œuvre pour *atterrir*, nous, « *passagers d'un avion qui aurait décollé pour le Global, auxquels le pilote a annoncé qu'il devait faire demi-tour parce qu'on ne peut plus atterrir, et qui entendent avec effroi... que la piste de secours, le Local est inaccessible elle aussi* ».

Dans cet ouvrage, il passe en revue les tenants et aboutissants de sa proposition.

Atterrir d'une errance engendrée par une situation historique, une question de civilisation que l'auteur analyse en reliant trois phénomènes symptomatiques qui prennent forme à partir du début des années 90 :

- la dérégulation, qui va donner au terme globalisation, un sens de plus en plus péjoratif,
- le début d'une exposition de plus en plus vertigineuse des inégalités,
- l'entreprise systématique à nier l'existence des mutations climatiques.

Pour Bruno Latour, ces phénomènes sont des indices du constat fait par les classes dirigeantes (tout en même temps que des indices de la trahison opérée alors) à partir de cette époque : une absence de monde commun à partager. Il n'existe donc pas de monde habitable pour les projets cumulés de développement, et cela a été entériné lors des accords de Paris de la Cop 21 du 12 décembre 2015.

L'auteur explique précisément le vecteur sur lequel selon lui se construisent les affects politiques depuis la course à la modernisation, prenant corps dans la globalisation. Un vecteur qui se situe entre le Local, et plutôt ce qu'il appelle le « *Local moins* » qui serait constitué en réaction à la mondialisation et qui reviendrait à une sorte de refuge au risque des replis sur soi et des frontières et le Global, le « *Global moins* » qui serait donc ce monde qui ne peut exister en commun.

Le vecteur politique qui existait alors (et qui existe encore) et qui conduisait du Local au Global n'a plus d'horizon commun assuré : l'atterrissage au Global n'a pas de matérialité, pas davantage que le Local puisqu'on ne se protège pas du nouveau régime climatique en construisant des murs. La question n'est donc plus de se positionner sur ce vecteur-là.

Le nouveau régime climatique, au sens large, doit modifier de manière fondamentale le vecteur des affects politiques. La notion même de sol est en train de changer de nature, plus personne n'a de chez soi assuré, « *la terre est en train de renvoyer les coups* ». Nous vivons une crise migratoire généralisée : des « *migrants de l'extérieur* » qui doivent quitter leurs pays et des « *migrants de l'intérieur* » qui « *se voient quittés par leur pays* ».

Pour Bruno Latour, il faut définir un nouvel « *attracteur* » (hors du vecteur Global - Local) qui nous permettrait de changer de cap. Il propose le « *Terrestre* », par contraste à la politique « *Hors sol* » proposée par Trump. Le « *Terrestre* » permettrait de forger de nouvelles alliances et de politiser l'appartenance au sol, sur la base d'auto description des terrains de vie, qui ne seraient pas des territoires classiquement entendus comme périmètres. La mondialisation a rendu invisible les ennemis, or les affects politiques se construisent sur ce/ceux que l'on veut défendre et ceux/ce contre quoi on se bat. Il faut donc dessiner une « *carte des luttes des places géo-sociales* », redéfinir de manière complexe les terrains de vie, considérer non plus la nature et l'humain mais le terrestre pour « *mettre fin à la déconnexion qui a figé les positions politiques...rendant périlleuse la jonction entre les luttes sociales et les luttes dites écologiques* », changer de terrain en ce qui concerne la rationalité scientifique. Définir le Local et le Global de chacun et son intrication avec les autres.

« *Avoir les pieds sur terre, vus de près, à l'intérieurs des collectifs, et sensibles à l'action des humains à laquelle les agencements réagissent vivement* ».

Il ne s'agit plus d'analyser en termes de système de production mais en termes de « *systèmes d'engendrement* » et de s'appuyer sur « *les vertus nouvellement retrouvées de la dépendance* », le rôle de l'humain n'étant plus central mais distribué. Il s'agit donc de cultiver les attachements et les intrications des uns aux autres pour multiplier les révoltes et accroître la gamme des alliances.

Le Terrestre conjoint les figures opposées du *sol* : dans sa matérialité, son hétérogénéité, ses épaisseurs, ses strates, ses successions de couches, sa complexité, la nécessité de son suivi rapproché

et de soin attentif, et du *monde* : dans le décloisonnement des frontières et la multiplicité des points de vue.

« La subversion des échelles et des frontières temporelles ou spatiales définit le Terrestre. Une puissance qui agit partout à la fois mais qui n'a pas d'unité ».

Pour cela, d'abord « *décrire* » pour reconstituer nos affects politiques et agir. Les situer dans un système d'engendrement. « *Dé-agréger* » par le terrain, lister les propriétés d'un « *terrestre* » : par quoi il est possédé et ce dont il dépend.

L'auteur convient de la difficulté de l'exercice car la mondialisation a fait perdre de vue les tenants et aboutissants de nos assujettissements. Il fait référence pour donner une idée de l'entreprise à un exercice, celui de l'écriture des cahiers de doléances de janvier à mai 1789, « *une géo-graphie des doléances* » avant leur agrégation qui a produit la question classique de la « *Politique comme question totale* ». « **Exister comme un peuple et pouvoir décrire ses terrains de vie, c'est une seule et même chose – et c'est justement de cela que la mondialisation-moins nous a privés.** »

Commentaires

A la lecture de cet ouvrage, je comprends mieux ce qui a précédé et fondé une proposition d'exercice d'auto description auquel je me suis livrée avec d'autres lors des 14^{èmes} entretiens de Bibracte. Celui-ci fera l'objet d'une prochaine fiche de lecture (fiche de lecture 1-bis).

Quant au lien avec l'objet de ma recherche, si pour l'instant cette lecture est « trop fraîche » pour me laisser entrevoir dans quelle mesure et de quelle manière les éléments perçus ici alimenteront celle-ci, c'est tout d'abord dans la manière de regarder le « territoire » où comme proposé « le terrain de vie » que je trouve ce livre éclairant.

Il me donne des clefs de compréhension, un aspect par lequel regarder mon objet et notamment sur le rapport d'attachement au territoire et sur ce qu'il y aurait à dépasser du seul rapport au vecteur Local-Global. Il ne s'agit pas de dépasser mais bien de considérer autrement, de changer de direction peut être, de réorienter pour reconfigurer nos affects politiques et penser une manière de « *découvrir en commun quel territoire est habitable et avec qui le partager* ».